

La magie des rencontres

A Marseille, la nature méridionale phocéenne, discrète, hâbleuse et un tantinet frondeuse, ne définit pas seulement la bonne humeur en terrasse des cafés et la verve conviviale qui s'alanguissent sous le soleil méditerranéen. Elle participe aussi, à l'échelle culturelle, à l'existence d'une scène locale de l'expérimentation musicale, qui s'est développée *in situ* depuis plusieurs décennies en choisissant de promouvoir librement, dans la ville, la pratique et la diffusion de genres œuvrant hors des sentiers battus.

Dans les musiques improvisées, un nom revient évidemment, celui du guitariste Jean-Marc Montera et de la structure qu'il a contribué à créer et qu'il dirige encore aujourd'hui depuis fin 1978, le GRIM (Groupe de recherche et d'improvisation musicales). « *Au départ, nous étions cinq musiciens, raconte Jean-Marc Montera, André Jaume, Gérard Siracusa, Lionel Dublanche, André Rueff et moi-même. Nous venions tous d'horizons très divers, le jazz, la musique classique et contemporaine, le rock, mais nous avions tous envie de faire de Marseille, un des points possibles où les musiques nouvelles pouvaient passer. C'était pour nous l'occasion de se doter d'une structure de diffusion, de création et de pédagogie pour former*

Figure de style, de son et de chair des musiques libres et improvisées marseillaises, Jean-Marc Montera incarne quarante ans d'activisme local, notamment à travers le GRIM, centre de création/diffusion. Une dynamique de terroir qui s'affranchit pourtant de bien des frontières.

les musiciens et le public. Mais c'était aussi une excellente opportunité de pouvoir faire cela en restant chez nous. » Pour Jean-Marc Montera, guitariste atypique qui a autant baigné dans les élans psychés d'Hendrix et de Soft Machine que dans les partitions folles de Karl-Heinz Stockhausen ou Cornelius Cardew, dont l'accent chantant résonne au milieu de trente années de collaborations aussi variées que nombreuses, ce point de fixation dans sa ville a donc une incidence notable. « *Au final, je suis le seul à ne pas avoir eu envie de m'expatrier. Je me suis donc retrouvé seul aux manettes par la force des choses. Mais ce choix de vie a été déterminant dans la pérennité du GRIM.* »

Depuis le milieu des années 1980, le GRIM a constamment muté pour s'adapter à l'extrême malléabilité du champ musical qu'il défend. Il s'est surtout largement ouvert à des principes de transdisciplinarité qui s'expliquent tout d'abord par l'avènement de nombreuses autres structures marseillaises partageant la même vision, depuis le MGEM jusqu'à l'AMI (organisateur du festival MIMI). « *Dès qu'il y a un certain parti pris esthétique, que les projets se révèlent suffisamment fédérateurs, il est logique de collaborer, dit Montera. Il y a plus de structures à Marseille qu'à Paris. Elles s'expriment aussi plus facilement*

dans la durée. A Paris, je ne sais pas si on aurait pu durer si longtemps. Là-bas, les choses foisonnent, émergent de façon individuelle puis disparaissent. »

« On était des nomades »

Dans ce contexte, le festival Nuit d'Hiver, qui fêtait en fin d'année dernière ses 10 ans, est devenu la carte de visite évidente du GRIM et de sa logique artistique sans œillères. « *De 1978 à 1998, on était des nomades, plaisante presque Jean-Marc Montera. C'est quand on est rentré dans nos murs, à l'espace Montevideo, qu'on a eu envie de pérenniser le lieu en créant un festival. On a choisi de le faire en décembre pour éviter la bousculade des festivals et on a attaqué les deux premières programmations sur une thématique de solos : batterie la première année, guitares la deuxième.* » Si Nuit d'Hiver a rapidement abandonné cette déclinaison instrumentale, sa singularité reste aussi vive, notamment dans sa capacité à visiter différents lieux de représentation dans l'agglomération marseillaise. Une itinérance manifeste aussi dictée par les circonstances. « *La première édition hors les murs remonte à 2010. On a appris en octobre que le festival ne pourrait pas se tenir à Montevideo [Ndlr : manque d'autorisation d'accueil du public lié à*

une durée de bail empêchant d'étaler et d'amortir le coût des travaux]. On a dû trouver des lieux, mais aussi leur proposer des choix artistiques en adéquation avec leur programmation. Tout cela participe évidemment de la nature éclectique du festival. Mais je précise quand même que je ne réfléchis pas aux lieux quand je fais la programmation. Je réfléchis d'abord aux esthétiques. La question du lieu vient après. » Complément naturel de l'activité live, le label d'édition de disques du GRIM, mis en sommeil depuis 1986 pour des problèmes de distribution, revient cette année dans les bacs avec la parution du coffret vinyle *13 Impros*, où Jean-Marc Montera collabore avec la musicienne baroque Fanny Paccoud autour de la libre interprétation musicale de treize peintures d'artistes marseillais, contemporains ou plus anciens. Une manière de dire, au moment où Marseille-Provence 2013 pointe le bout du nez avec son étalage de moyens, que le GRIM et Jean-Marc Montera restent plus que jamais impliqués dans la valorisation d'un territoire aussi bien musical que réel. Face à cet événement, Jean-Marc Montera reste d'ailleurs prudent. Invité à créer une partition sonore, diffusée à La Vieille Charité lors du week-end d'ouverture de Marseille-Provence 2013, – une pièce en boucle tournant sur quatorze sources sonores diffusées séparément et invitant le public à déambuler pour créer son propre mix –, il regrette que son projet de création de pièce pour 400 guitaristes, mené en collaboration avec son ami, le musicien américain Rhys Chatham n'ait pas été retenu, tout en reconnaissant que le festival Nuit d'Hiver bénéficiera, de ce fait, de plus de moyens.

Artiste militant

Mais il redoute surtout que le projet d'ensemble échappe à son postulat de base, celui de profiter avant tout aux Marseillais. « J'espère juste que toutes les manifestations qui se mettent en place ne le font pas au détriment des structures les plus petites, celles qui mènent un travail de terrain. La majorité des lieux de programmation retenus, *La Criée*, *les Docks des Suds*, *Lieux Publics*, disposent de toute façon déjà des moyens nécessaires. L'effort doit aussi porter sur les associations de quartier, sur les gens qui font un travail de fond. » Artiste militant des affranchissements de genres et directeur sympathisant des causes locales, Jean-Marc Mon-

tera n'a aucun état d'âme à porter les deux casquettes. Ses choix de programmation, il les imagine comme ses « choix de carrière ». Au hasard de l'instant, dans la magie de rencontres dont la nature intimement capricieuse agit comme des précipités d'énergie pour les incarnations musicales subites qui en découlent. « Mes premières expériences musicales proviennent du rock, mais à l'époque de mon groupe *Eau Noire*, autour de 1973-1974, j'ai commencé à m'intéresser au rock expérimental, à *Soft Machine*, mais aussi à *Coltrane*, à *Anthony Braxton*. Je suis ensuite parti en tournée avec une

Valoriser un territoire aussi bien musical que réel.

compagnie de théâtre protéiforme, *l'Attroupement de Strasbourg*. C'était pour une adaptation musicale des *Chants de Maldoror de Lautréamont*. Puis ça a été la fondation du GRIM. J'ai toujours procédé comme cela, en rencontrant les gens. Je n'ai pas de cursus scolaire, universitaire ou artistique particulier. Deux rencontres cependant ont été fondamentales : le saxophoniste *André Jaume* et le guitariste *Raymond Boni*. Rencontrer des musiciens de tous les horizons, c'est quelque chose qui donne du sens. Dans les musiques improvisées, il n'est de toute façon pas possible de ne pas être ouvert à la prise de risque. »

Lister l'ensemble des collaborations de Jean-Marc Montera s'apparente de fait à une véritable gageure. De *Fred Frith* à *Loren Mazzacane Connors*, de *Noël Akchoté* à *Jean-François Pauvros*, de *Louis Sclavis* à *Michel Doneda*, de *The Room* avec *Sophie Gonthier* au méga band *The Invisible Ensemble* avec le batteur *Famoudou Don Moyé* de *l'Art Ensemble of Chicago*, des ateliers participatifs dédiés à *John Cage* à l'égérie *Patti Smith*, *Jean-Marc Montera* reste avant tout fidèle au facteur humain. Un rapport à la création et à la vie qui prend tout son sens dans l'anecdote, surtout quand il explicite son rapport particulier et amical avec les stars indie-rock de *Sonic Youth*, les guitaristes *Lee Ranaldo* et *Thurston Moore*, avec lesquels il a collaboré encore récemment sur le LP *Les Anges du Péché*. « Avec eux,

tout est parti d'une interview de *Thurston Moore* que le journaliste *Philippe Robert* avait écrit dans sa revue *Numéro Zéro* vers 1996. Sur la photo qui illustrait l'article, il y avait une photo de *Thurston Moore* devant une partie de sa collection de disques. L'un des disques avait une tranche rouge et ressortait en particulier. Il s'agissait en fait du disque *Mante* publié sur le label suisse *Hat Hut* et où je joue, entre autres, avec le musicien électroacoustique *Jacques Diennet*. Quand *Sonic Youth* est venu jouer en France quelques semaines après, *Philippe Robert* me les a présentés. *Thurston Moore* m'a dit qu'il faudrait que l'on fasse quelque chose ensemble si je venais un jour à *New York*. C'était très gentil mais je ne pensais pas que cela irait plus loin. Début 1997, il m'a recontacté en me disant qu'il était libre et qu'il m'invitait à venir à *New York*. Je m'y suis rendu et nous avons enregistré le disque *MMMR* (pour *Mazzacane, Montera, Moore, Ranaldo*) sur *Table of Elements*. Depuis, on continue à collaborer régulièrement. »

Dernière collaboration en date, le projet *13 Impros*, avec la violoniste *Fanny Paccoud*, constitue avant tout un clin d'œil envers sa propre passion pour la peinture, surtout lorsque celle-ci est estampillée marseillaise. « Sur les treize peintres présents, dix sont des amis, et j'avais envie de leur rendre hommage. J'avais aussi le désir d'adopter une approche visuelle de la musique qui soit différente de celle de la partition graphique, que j'aime beaucoup mais que j'avais déjà largement explorée, notamment avec *l'Ensemble d'improvisateurs européens*. Je voulais faire quelque chose de moins technique, de plus sensible et la peinture me semblait le médium idéal. » En filigrane, la collaboration avec *Fanny Paccoud* ouvrait aussi la porte à un autre univers musical, celui de la musique baroque. « Avec *Fanny*, nous avons déjà travaillé ensemble sur *La Trahison Orale de Mauricio Kagel*. Je sentais qu'il y avait une affinité possible entre l'improvisation et la musique baroque. J'avais en quelque sorte envie de le vérifier par ce disque. » L'expérience, cela ne se refuse pas. Un postulat très *Montera* à l'évidence.

Laurent Catala